PRIX DE L'ABONNEMENT.
Édition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ÉTATS-UNIS.....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ÉTRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.50

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Édition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 Mois.	3 Mois.
POUR LES ÉTATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ÉTRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

Seul Journal Français Quotidien au Sud — NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 11 OCTOBRE 1896. — Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

☞ POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX MODIQUE DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

SOMMAIRE.

Mme Adam, J. Gentil.
Rêveries, Un jeune expatrié, François Tujague.
Frédéric Febvre, article anecdotique.
Une visite au château de Sir Walter Scott.
Mort du ténor Duprez, souvenirs.
Un mariage manqué, monologue pour jeune fille.
Portez Arme !, A la Nation Sœur, Nicolas II, poésies.
Don Carlos, notes biographiques.
Aux Pyrénées, Yan de Lesca.
Chronique du Chiffon.
Mondanités.
Au bénéfice de monsieur Mayer, feuilleton.
Miscellanées, Page anglaise.
L'Actualité, Etc., Etc.

Une parole du Czar.

Nous ne sommes pas encore revenus de la surprise que nous a fait éprouver, hier matin, la lecture du toast du Czar, au banquet qui a suivi la Revue du Camp de Châlons. Très court ce toast, mais très significatif, et en disant plus qu'il n'est gros.

Certes, nous nous attendions, de la part de Nicolas II, à quelques paroles profondément empreintes d'une chaleureuse cordialité, à des paroles comme celle-ci, par exemple : "la France peut être fière de son armée." Cela a le double avantage d'être poli, sans tomber dans la flatterie, car ce n'est que l'expression de la vérité, la constatation d'un fait que personne ne conteste plus; mais, en fin de compte, cela n'engage à rien et ne compromet personne.

Il n'en est pas de même de la phrase qui suit :

"Non seulement, M. le Président, les deux pays sont unis par une inaltérable amitié ; mais il existe, entre *nos* deux armées, un profond sentiment de confraternité."

Ces trois simples mots: "*nos* deux armées," tombés des lèvres du Czar, dans un pareil moment, en présence de toute la France civile et militaire groupée autour de lui, en face de toute l'Europe qui regarde et écoute anxieusement, sont tellement significatifs, qu'avant de les relever, nous avons voulu être sûrs qu'il ne s'était pas glissé d'erreur dans la copie qui nous avait été transmise.

Ils indiquent, en effet, nettement qu'il y a entre les deux armées plus que de la confraternité, mais une union réelle, et que les deux n'en font, pour ainsi dire, plus qu'une.

C'est la déclaration la plus franche, la plus claire, la plus catégorique qui ait été faite jusqu'ici de l'alliance franco-russe, non seulement dans les relations internationales ordinaires, mais jusque sur les champs de bataille.

Et remarquons-le bien, ce n'est pas une bouche française qui a laissé échapper ce mot fatidique ; c'est le Czar lui-même, spontanément, volontairement, sans que rien l'y forçât, sans que l'assistance même s'y attendit.

Inutile de nous livrer à de longs commentaires sur la portée de cette déclaration qui fait tomber tous les voiles et établit nettement la situation. Le monde sait maintenant à quoi s'en tenir. Il y a là une alliance aussi étroite que profonde, reposant sur la confraternité des deux peuples, autant que sur l'identité de leurs intérêts matériels. Qui donc, même M. de Bismarck, en supposant qu'il ait conservé toute son astuce, toute son activité d'autrefois, tenterait de la briser ou de la refroidir ? Elle ne peut que se fortifier et se réchauffer avec le temps.

Dialogue bien féminin ;

—Tiens ! vous êtes donc réconciliée avec Mme Z.... ?

—Oui, ma chère ; je ne l'avais pas vue depuis longtemps, et je l'ai trouvée si enlaidie, que, ma foi ! je ne me suis plus senti le courage de lui en vouloir.

ALEXANDRE DUMAS
—ET—
LA LOÏE FULLER.

La Loïe Fuller, la plus célèbre danseuse de notre époque, fait, ce soir, ses débuts devant le public de la Nouvelle-Orléans, à l'Académie de Musique.

" La Loïe Fuller, qui ne s'entend pas moins à écrire qu'à danser, a publié il y a quelque temps, dans *Black and White*, journal de Londres, avec des reproductions de photographies prises tout exprès dans la maison du Maître, à Marly, ses souvenirs sur son ami Alexandre Dumas. "

M. Dumas raconté par Loïe Fuller, commenté par la danseuse serpentine !—Quelle aubaine !

L'inimitable artiste a daigné, de sa blanche main, retracer en simple prose le détail de ses entretiens avec Alexandre Dumas.

L'enchanteresse eut la bonne fortune, paraît-il, d'être présentée à l'illustre écrivain, dès ses débuts à Paris, par le ministre de la République haïtienne, M. Poule, et elle le conquit, nous dit-elle, dès sa première visite.

"Peut-être ai-je dû ce succès, ajoute-t-elle avec une exquise modestie, tout simplement à ma façon d'agir avec lui. Tandis que les actrices étrangères le saluaient à la mode française, en l'embrassant sur les deux joues, je pris respectueusement sa belle tête entre mes deux mains, et je l'embrassai sur la blanche couronne de ses cheveux."

Cette façon d'entrer en matière était neuve. Elle plut à Alexandre Dumas. "Il rit de bon cœur et son rire découvrit, sous sa forte moustache, la plus belle rangée de dents blanches qu'on pût voir."

Le monstre était dompté. Loïe Fuller se trouva bientôt avec lui sur le pied de la familiarité la plus douce.

"Il avait le teint le plus clair et les yeux les plus bleus du monde. Avisant un jour, aux murailles, de magnifiques assiettes en vieux Delft, je demandai en manière de plaisanterie à mon hôte s'il n'avait point volé, pour en donner la couleur à ses yeux, le bleu de ses assiettes. Et lui, avec un sourire, de répliquer : " Ce n'est pas *Fuller* que vous êtes : c'est plutôt Folle."

Et le marivandage, sous les ombres de Marly, continue toutes les fois que revient la danseuse. Elle invente, pour flatter son hôte, les flatteries les plus délicates, et ces flatteries, un rien les fait naître.

On se promène, par exemple, dans le jardin, et le maître du logis, avec une certaine fierté, montre à la visiteuse les massifs qui garnissent son jardin, les corbeilles des fleurs qui l'encadrent.

"Voyez-vous, me dit-il, comme je suis défendu ? Pour toute artillerie, j'ai des fleurs.

—Oui, sans doute, cher Maître, fit la spirituelle visiteuse, mais vous avez des armes cachées.

—Quelles armes ? demande innocemment l'écrivain.

—Les mitrailleuses de votre esprit", répond à brûle-pourpoint la danseuse.

"Ce fut, ajoute la Loïe Fuller, la seule fois où je lui dis réellement quelque chose qui approchait de la flatterie. Si je rapporte le propos, c'est qu'au fond la chose était vraie. Le compliment n'était que l'expression de la vérité pure."

Convenez qu'on n'est pas plus galant.

Mais le thème de la Loïe Fuller est varié. Elle a sur toutes choses des souvenirs d'une précision rare. Grâce à elle, on se fera une exacte idée du chapeau mou de Dumas et de ses amples vêtements de flanelle, des brillantes reliures de sa bibliothèques et des œuvres d'art de son cabinet de travail. Elle nous apprend enfin que Dumas ne travaillait jamais à la lumière du gaz.

Des confidences personnelles qu'il lui fit, elle en a retenu un bon nombre qu'elle communique également aux lecteurs. Elle les assaisonne de jugements personnels. — " De toutes ses pièces, nous dit-elle, la meilleure, à son sens, était le *Demi-Monde*." Comme il avait raison, ajoute-t-elle.

Il lui parle un beau jour des pirates de lettres qui ont dénaturé, en le plagiant, son théâtre. " Que de misères m'ont faites ces gens-là ! s'écrie-t-il avec un accent d'amertume. Vous n'êtes pas la seule qui ait appris à ses dépens que la loi ne suffit pas pour protéger les créations du cerveau."

Une autre fois, au cours d'une promenade en voiture, dans un élégant phaéton attelé de deux poneys vigoureux, la danseuse remarque que l'attelage gravit au galop les montées, qu'il les descend au pas.

Ravie d'une constatation aussi importante, elle la communique à Dumas.

" Cela me fait souvenir, répond-il, de mes débuts dans la vie. Quand j'étais jeune, je franchissais les obstacles et je grimpais les côtes au galop. Je les descends au pas, maintenant."

C'est sur ce dernier trait que la Loïe Fuller prend congé, à Marly, du maître. Et comme cette évocation l'a remplie d'une mélancolie douce, elle éprouve, elle aussi, le besoin de quitter sur une phrase attristée son lecteur.

"Je ne pensais guère alors, gémit-elle, que je voyais pour la dernière fois le vieux grand homme !"

Telle est l'oraison funèbre que consacre à Alexandre Dumas le cœur reconnaissant de la danseuse.

La "Mission des va-nu-pieds".

Les Américains pratiquent la bienfaisance autant et peut-être mieux que personne; les institutions charitables abondent à New-York, leurs bureaux sont, pour la plupart, situés dans les avenues silencieuses qui s'étendent entre les quartiers éléganta du Central-Park et les rues affairées du Down Town. De ces institutions, la plus curieuse est, sans doute, la "Mission des va-nu-pieds" dont M. Pierre de Coubertin nous raconte l'histoire. Son fondateur Tello d'Apéry, qui n'a pas, aujourd'hui, dix-neuf ans, s'y est voué dès sa dixième année.

Il y a, dans New-York, des milliers d'enfants vendeurs de journaux, commissionnaires, cireurs de bottes, qui gagnent assez bien leur vie ; vifs et ingénieux comme le gamin de Paris, ils ont plus de sérieux et de fierté. Mais pour exercer ces métiers de la rue, il faut être vêtu, chaussé, et le nombre est grand encore des enfants qui courent, pieds nus, sans travail et sans pain, l'hiver, dans les rues neigeuses. A dix ans, Tello ramena un jour chez lui deux petits mendiants dont les pieds saignaient et pour lesquels il trouva des chaussures et des vêtements. Le nombre de ses protégés s'accrut rapidement. Tello n'était pas robuste; les jeux violents de ses camarades l'effrayaient un peu et il se plaisait surtout, comme une fillette, à faire de menus ouvrages de peinture et de découpage qu'il vendait au profit de ses pauvres. Mais ces ressources étaient bien insignifiantes; Tello conçut alors le plan de toute une organisation sociale ; il pensa à publier un journal d'enfants, écrit par des enfants, qui créerait un lien entre les petits riches et les petits pauvres, et il demanda à ses parents la permission de le fonder. Ceux-ci y consentirent à condition qu'il trouverait lui-même les fonds nécessaires. Tello avait alors douze ans; il recueillit parmi ses camarades de classe des dons, des abonnements, des annonces. *The Sunny Hour (l'Heure ensoleillée)* commença de paraître en avril 1889 ; le premier numéro, tiré à 1,000 exemplaires, rapporta, tous frais payés, 6 dollars. Mais l'idée était lancée. Tello trouva un banquier qui lui avança 600 fr.; il les regagna en quelques semaines en écrivant des articles dans les grands journaux. Il fit appel à toutes les souveraines d'Europe qui consentirent à figurer sur sa liste de patronage. Aucune difficulté ne l'arrêta : il fit l'apprentissage du métier d'éditeur et, sans interrompre ses études, trouva le temps de s'occuper des articles, de la correspondance, de la correction des épreuves et de la gestion assez lourde de l'entreprise ; "Vous ne sauriez croire, disait-il, combien cela aide à l'éducation d'un garçon d'avoir ainsi un journal à conduire et combien cela lui fait comprendre l'utilité de ce qu'on lui enseigne."

La "Mission des va-nu-pieds" a maintenant des succursales à Montréal, à Londres, à Bruxelles. De 1889 à 1894, elle a reçu 11,135 paires de chaussures et 26,080 fr.; elle a dépensé en charité 32,000 fr., en frais divers (loyer, installation), 20,000 fr. Le déficit a été de 22,000 fr. ; les bénéfices du *Sunny Hour* ont suffi à les couvrir. La Mission a même pu établir, à l'usage des petits pauvres, un véritable cercle avec bibliothèque, salles de jeu et de lecture. Tello se cherche maintenant des imitateurs, et cet enfant a jeté les bases d'une Association qui compte déjà plusieurs milliers d'adhérents.

LES PUISSANCES.

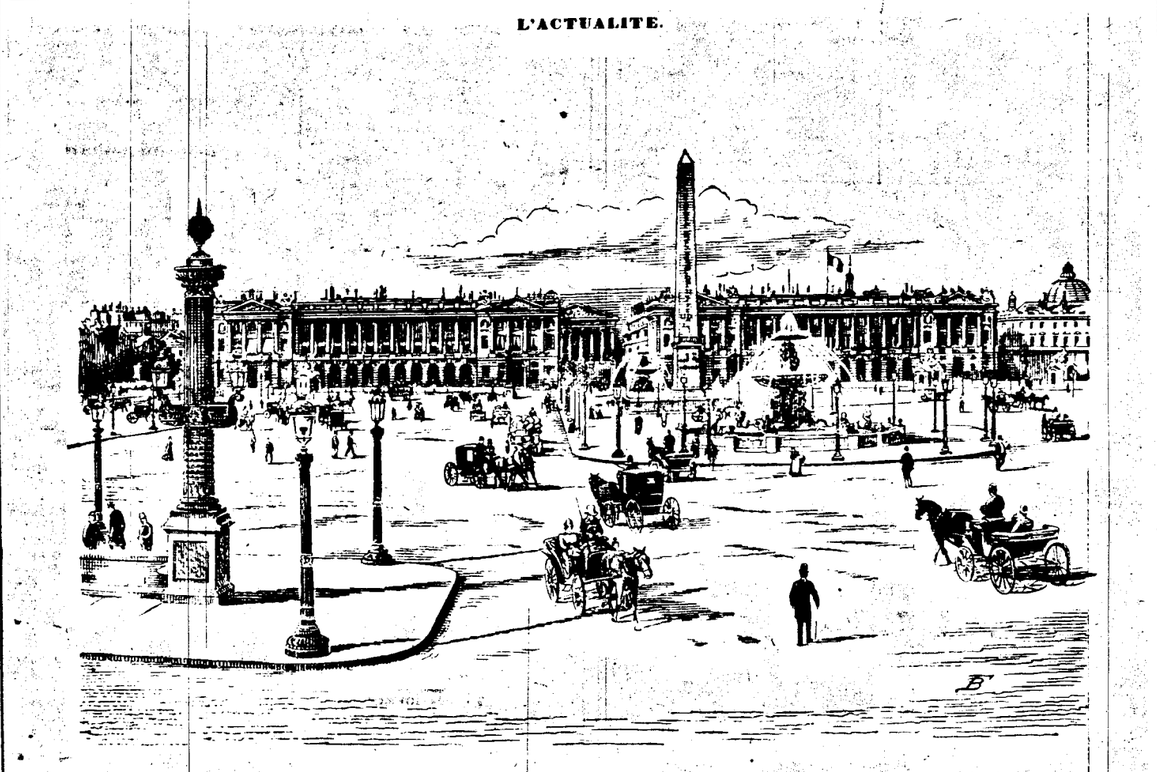
Plusieurs journaux anglais prédisent qu'un accord va être conclu entre les puissances—et particulièrement entre la France, la Russie et l'Angleterre—au sujet de la question arménienne. C'est ainsi que le *Birmingham Daily Post* est informé, par dépêche de Londres, d'une entente qui se serait établie entre le marquis de Salisbury et M. de Staal, ambassadeur de Russie, sur certains points pouvant servir de base aux propositions que le premier ministre anglais soumettra au tsar, à Balmoral. Lord Rosebery, au nom des libéraux modérés, aurait donné son adhésion au programme d'entente.

De son côté, le *Daily Mail* croit savoir que le baron de Courcel, ambassadeur de France, a eu lundi une entrevue secrète avec lord Salisbury, à Douvres où il s'était rendu tout exprès pour voir le premier ministre : ce qui ferait supposer que des négociations sont en cours au sujet de l'Arménie entre la France, la Russie et l'Angleterre.

Le même journal—qui est coutumier des nouvelles à sensation—voit dans le départ pour Constantinople d'un courrier de la reine l'indice qu'un grave événement se prépare. A ce propos, signalons le bruit d'après lequel le service des courriers de cabinet entre Londres et Constantinople serait porté à trois par semaine jusqu'à nouvel ordre, de sorte que tous les " lévriers d'argent " [c'est ainsi qu'on les surnomme], actuellement en congé, reviendraient se tenir à disposition du Foreign office.

D'après le correspondant du *Daily Chronicle* à Rome, l'escadre italienne, que commande l'amiral Canevaro, et qui sera encore renforcée de deux ou trois navires, aurait reçu pour instructions de co-opérer avec les flottes française et anglaise pendant la durée de la crise. La flotte anglaise croise actuellement entre Thasos et Salonique.

L'ACTUALITE.



PLACE DE LA CONCORDE A PARIS.

FAITS DIVERS.

Un audacieux voleur.

Hier matin, un bandit ayant toutes les audaces, s'est introduit dans la demeure d'une dame Brinkman, à l'angle des rues Slidell et Verrett, à Algiers, parfaitement déterminé à faire sien tout le butin qui lui tomberait sous la main.

Pour mieux opérer, l'intrus avait éteint toutes les lumières de la maison ; et c'est au moment où il commençait à s'emplir les poches que la dame de la maison s'est éveillée et a appelé à son secours toute la maisonnée.

Le quidam pour faire taire les cris de Mme Brinkman, s'est jeté sur elle, l'a saisie au cou et l'étranglait déjà quand sont arrivés les secours.

En présence d'une force supérieure à la sienne, le malfaiteur a détalé ; il ne jouira pas longtemps de sa liberté, croit-on, car la police avec les quelques renseignements, qui lui ont été donnés, réussira à s'emparer de lui.

Un joueur d'orgue heureux.

La princesse Victoria-Louise, la fille de l'empereur allemand, a donné sa première réception publique il y a quelques jours, à l'occasion du 4e anniversaire de sa naissance. Un grand nombre d'enfants avaient été invités au Palais de Marbre, près de Postdam.

La petite princesse Victoria-Louise a joué à la maîtresse de maison et présentait elle même le café et les gâteaux à la musique des gardes, qui faisait danser tout ce petit monde. Il paraît, cependant, que les instruments à vent étaient trop éclatants pour ces jeunes danseurs, et l'empereur ordonna que l'on essayât de trouver dans le voisinage un orgue de barbarie. Par hasard, passait dans le parc un vieil Italien qui tournait son orgue à demi démoli. Son costume était plus pittoresque qu'élégant, mais on le reçut ainsi dans la salle de bal, à la grande joie de la petite princesse et de ses invités, et le vieil Italien se rendit à l'invitation de l'empereur *de faire entendre tout ce que pourrait produire son instrument*. Non seulement les enfants dansaient, mais encore ils entonnaient tous les motifs qu'ils reconnaissaient ; on n'a pas souvenir, en Allemagne, d'un semblable anniversaire dans la famille impériale.

Le vieil Italien n'était pas le moins heureux ; il reçut, pour ses services, 150 marks (187 fr. 50).

Les races naines de l'Afrique.

Un explorateur anglais, M. Donaldson Smith, qui vient de faire un voyage intéressant dans l'est de l'Abyssinie, a rencontré une tribu de pygmées dans le pays des Somalis, aux environs du lac Stéfanié. Voici les curieux renseignements qu'il donne sur ce peuple de nains :

Ces pygmées constituent la tribu des Domes. Leur stature moyenne est de 1 m. 50,—les plus grands ont 1 m. 55; ils ont les cheveux crépus, sont très noirs, avec des nez aplatis et des lèvres épaisses. Ils ressemblent aux autres tribus naines de l'Afrique, mais leur corps est très gracieux et bien proportionné. Leurs principales armes sont l'arc et les flèches empoisonnées. Ils vivent en petits hameaux comprenant une cinquantaine de huttes chacun, dispersés parmi les montagnes. Ces huttes sont de petits édifices coniques, en poutres recouvertes d'herbe. Ils ont des chèvres et des moutons, et cultivent un peu de millet. M. Donaldson Smith a trouvé ces pygmées très aimables et gais.

Il est à remarquer qu'il ne s'agit ici nullement d'une race dégénérée : les pygmées sont robustes et bien constitués. La tribu des Bronno renferme deux tiers de pygmées ; elle semble constituée par un mélange d'individus nains et d'individus ordinaires.

La paille et la poutre.

Une feuille française, parlant d'une succession, (l'exception, pas la règle,) s'exprime ainsi :

Il y a vingt-cinq ans, un individu mourait à Los Angeles (Californie), laissant une fortune de 20,000 dollars. Un procès s'engagea aussitôt entre les héritiers ; il faut croire que les lenteurs de la justice ne sont pas une spécialité française : le jugement définitif vient seulement d'être prononcé. Lorsque l'administrateur de la succession présenta son compte à la famille, on s'aperçut avec chagrin que les dépenses de gestion, les frais de justice, les honoraires de solicitors et d'avocats s'élevaient à 19,999 dollars 60. Aucun des héritiers n'ayant réclamé les 40 cents qui composaient l'exédent d'actif, cette succession en déshérence revient de droit à la caisse du comté. La justice est chère en tous pays ; en Amérique, c'est à peine si elle laisse les "écailles".

Le lecteur mettra son grain de sel à ce mets.

DEPECHES
Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES

La fortune de Sir John Millais.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre—Sir John Millais, le défunt président de l'Académie royale, a laissé une fortune de $1,250,000.

Probabilité d'une visite du Tsar à Chantilly.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre—Le correspondant du *Times* à Paris rapporte que le Tsar a promis d'accepter l'invitation de visiter le château de Chantilly, invitation que lui a faite le duc d'Aumale, à son retour à Paris, au printemps prochain.

Maintenant que la visite des souverains russes est terminée, le sentiment dans certains cercles, dit le correspondant du *Times*, est qu'il n'est besoin que d'une visite semblable de l'empereur d'Allemagne pour cimenter la paix européenne.

Les réclamations des chasseurs de phoques canadiens.

Presse Associée.

Ottawa, Canada, 10 octobre—L'honorable L. H. Davies, ministre de la marine, annonce que la commission chargée d'examiner les réclamations des chasseurs de phoques dans la mer de Behring siègera à Victoria vers le milieu de novembre.

L'honorable Peters, conseil principal, et M. Beique, Q. C., son associé, sont occupés à préparer les arguments du gouvernement du Dominion.

Les cadeaux au personnel du château de Balmoral.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre.—Avant son départ du château de Balmoral, le Tsar a donné $5000 pour être distribués parmi les domestiques. Il a laissé aussi une caisse de bijoux, bagues, bracelets, épingles, etc. pour le personnel plus élevé.

L'Insurrection Cubaine.

Presse Associée.

New York, 10 octobre—Dépêche de la Havane au *Herald* :

Les guérillas stationnés à Punta Brava se sont emparés d'un camp insurgé sur la côte, près de Santa Anna.

Le transport Ambrosio Bolivar est de retour à la Havane des ports de la province de Pinar del Rio. Il a ramené de Dimas et de la Espéranda deux cents soldats malades ou blessés.

Le correspondant du *Herald* à Artémisa rapporte un engagement entre la cavalerie et l'artillerie du colonel La Lunate, appuyées par des guérillas et des volontaires, et les insurgés. Ceux-ci ont été battus et ont perdu sept hommes. L'ennemi s'est retiré sur Cabanas en emportant ses blessés.

La ville de Las Canas a été attaquée de nouveau. Les rebelles ont été repoussés par la garnison après plusieurs heures de combat.

Des avis officiels de Santa Clara annoncent un engagement entre les troupes espagnoles et les insurgés commandés par Mayia Rodriguez, à Montes Coloradas.

Les pertes des Cubains ont été de six tués et de plusieurs blessés. Les Espagnols ont eu trois hommes tués et huit blessés.

Le navire qui brûlait au large de Dimas était un bâtiment anglais, évidemment chargé de bois. On n'a pu apprendre son nom.

On croit que les hommes de l'équipage se sont échappés dans les bateaux de sauvetage.

Ressuscité.

Presse Associée

New York, 9 octobre—Une dépêche spéciale de Colon, Colombie, au *World*. Les milliers de personnes qui s'étaient réunies pour assister aux funérailles de Julio Muller, le fils d'un négociant de Panama, ont frémi en voyant le prétendu défunt revenir à la vie.

Il paraît qu'il avait absorbé de l'antipyrine et qu'on l'avait cru mort. L'apparence de la peau, d'ailleurs, indiquait un empoisonnement, et les autorités avaient ordonné une enquête. Mais quand le médecin du gouvernement a ouvert le cercueil il a trouvé Muller vivant.

Le Lunch à l'ambassade de Russie

Presse Associée.

Londres, 10 octobre—On peut dire que l'attention de toute l'Europe a été concentrée cette semaine sur le voyage du Tsar et de la Tsarine en France et sur l'accueil enthousiaste qui leur a été fait à Paris.

A ce propos, le lunch offert mercredi dernier par le Tsar aux représentants de la famille royale de France, à l'ambassade de Russie, a causé beaucoup de commentaires.

Il est vrai que M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, le général de Boisdeffre, chef de l'état-major général, et l'amiral Gervais, attaché à la personne de l'impératrice pendant son séjour en France, étaient présents.

Mais parmi les autres convives on remarquait le duc d'Aumale, le duc et la duchesse de Chartres, la duchesse de Magenta, la duchesse de Luynes, la duchesse de Rohan, le duc de Doudeauville, le duc de La Rochefoucauld, la duchesse d'Uzès et la princesse Mathilde Bonaparte, veuve du prince de San Donato.

La présence de la princesse Mathilde a seule empêché le lunch d'être une démonstration orléaniste.

La duchesse de Luynes a présenté à la Tsarine un bouquet envoyé par le duc d'Orléans, le prétendant au trône de France. Sa Majesté lui a envoyé ses félicitations.

Cette affaire a été conduite avec un tact parfait, et les plus farouches radicaux n'ont pas osé protester.

Cet incident est interprété de toutes façons, mais le fait n'en demeure pas moins que depuis son arrivée à Cherbourg le Tsar s'est conduit d'une façon diplomatique pleine de tact ; il a plu à presque tous, et bien rares sont ceux qu'il a offensés.

Les Anglicans.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre—Une sensation a été causée au congrès de Sjrewsbury par la violente attaque contre la Bulle du Pape relative aux anglicans qu'ont faite l'archevêque de Cork, lord Halifax, l'évêque de Salisbury et plusieurs autres.

La Bulle a été décrite comme un abus de la plus belle chance qu'ait eue un homme depuis le seizième siècle de rétablir l'unité.

L'extradition de Tynan.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre—Les fonctionnaires de Scotland Yard croient que l'extradition de P. J. Tynan, le prétendu "dynamitard", arrêté à Boulogne-sur-mer, dépendra seulement du désir de la France de se concilier les bonnes grâces des Etats-Unis ou de la Grande-Bretagne.

Ces mêmes fonctionnaires expliquent le refus de l'extradition de Kearney et de Haines par le fait que si la possession de matières explosibles est qualifiée crime en Belgique, la possession de substances servant à la fabrication ne l'est pas.

En Angleterre aucune différence n'est faite, et c'est pourquoi les autorités font de si grands efforts pour arriver à établir que Ivory a acheté de la glycérine ou des acides.

M. Bayard en Écosse.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre— L'ambassadeur Bayard est revenu à Londres mardi dernier, d'une visite à Sir Richard Webster, à Gilford, mais il est reparti le lendemain pour l'Écosse, d'où il ne reviendra qu'à la fin d'octobre.

M. Bayard a été invité à prendre la parole à un meeting en faveur des Arméniens, mais il a refusé en déclarant qu'il ne serait pas sage pour lui de prononcer un discours politique dans le pays où il est accrédité.

Les Amazones de l'île de Cuba.

Presse Associée.

Chicago, 10 octobre—Dépêche spéciale de Key West à la *Tribune*.

Des avis de Remedios, île de Cuba, rapportent les hauts faits d'un groupe d'amazones commandées par senorita Martini Hernandez Perez.

Ces "cavalières" opèrent dans le voisinage de Vueltas depuis quelques temps.

Samedi dernier senorita Perez, à la tête de son "escadron," a fait une pointe sur la ville. Les douze soldats espagnols d'un poste ont été promptement "dépêchés" à la machète.

Puis les Amazones ont parcouru les rues et ont attaqué des soldats qui se trouvaient devant un café. Sur la place centrale de la ville, ces "dames" ont chargé sur deux cents espagnols.

Un feu de peloton a tué trois amazones, mais les soldats se sont précipitamment réfugiés dans leur caserne, abandonnant huit des leurs sur le champ de bataille.

Il y a un an, la fiancée de Martini était capitaine dans l'armée cubaine.

Comme Martini a été pris par les Espagnols et fusillé, elle a juré de tirer vengeance, et elle a organisé une bande, dont chaque membre s'est engagé à ne jamais épargner un Espagnol.

Arrivée des souverains russes à Darmstadt.

Presse Associée.

Darmstadt, Grand-Duché de Hesse, 10 octobre—Le train impérial portant le Tsar, la Tsarine et les membres de leur suite est arrivé à Darmstadt ce matin à neuf heures.

Leurs majestés ont été reçus à la gare par le grand duc Ernest de Hesse, frère de la Tsarine.

Le couple impérial a été conduit au nouveau palais, par des rues gaiement décorées et au milieu des acclamations de la foule.

A la frontière Française.

Presse Associée.

Darmstadt, 10 octobre—Quand le Tsar et la Tsarine sont arrivés à la frontière française, à la gare de Pagny-sur-Mozelle, le préfet du département était présent et a offert aux souverains les hommages du département et de la ville de Nancy.

Il a rappelé que dans cette ville avait eu lieu la mémorable entrevue entre le défunt président Carnot et le grand-duc Constantin.

La gare de Pagny-sur-Moselle était brillamment illuminée et décorée de drapeaux français et russes.

A l'arrivée sur le territoire allemand deux locomotives ont été attachées au train impérial, qui est parti aussitôt pour Darmstadt.

Le Tsar semblait fatigué à son arrivée à Darmstadt, mais en même temps il semblait charmé de sa visite en France.

La Tsarine souriait avec plus de satisfaction que jamais, et c'est les larmes aux yeux qu'elle a reçu les félicitations des membres de sa famille.

La reine d'Angleterre en procès.
Un scandale en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 10 octobre— Au tribunal de Winchester, vendredi dernier, dans le procès intenté par la reine au comte Russell, au sujet d'une grave accusation portée contre le lord en 1887, le procureur a déclaré que l'endroit où l'offense a été commise se trouve en dehors de la juridiction du tribunal, et que, en conséquence, l'affaire doit en rester là.

Lady Scott, la belle-mère du comte Russell, a été arrêtée dans le "Strand" hier soir, sous l'accusation de calomnie portée par le comte Russell. Elle a comparu aujourd'hui devant le tribunal de Bow Street, en compagnie de deux petits jeunes gens qui sont impliqués dans l'accusation.

Le comte Russell a acquis une notoriété de mauvais aloi dans le procès en divorce contre sa femme, la fille du défunt Sir Claude Edward Scott, et dans le procès en litige de biens qui a suivi.

Lady Russell a d'abord obtenu une séparation de biens, mais elle a plaidé ensuite pour la "restabration" de ses droits conjugaux, et elle a été débouté de sa demande au mois d'avril 1895.

Après l'interrogatoire de lady Scott et des deux petits jeunes gens la cour a renvoyé l'affaire à lundi prochain.

NOUVELLES AMERICAINES

Mort d'un Ancien Gouverneur du Vermont.

Presse Associée.

Brattledore, Vermont, 10 octobre—M. Levi K. Fubler, ex-gouverneur du Vermont, est mort à l'âge de 56 ans. En 1880 il fut élu membre du Sénat de l'Etat, et, en 1886, lieutenant-gouverneur de l'Etat du Vermont.

Pincé.

Presse Associée.

Wells, Minnesota, 10 octobre—Une dépêche reçue à deux heures du matin annonce que le second voleur de la Banque de Sherburne a été pris à Thompson, Iowa, par un groupe de citoyens du comté de Winnebago. Il avait dîné hier dans une ferme située près d'Emmons, comté de Freeborn, Minnesota.

Diminution des salaires des mineurs de l'Ohio.

Presse Associée.

Columbus, Ohio, 10 octobre—Les directeurs des mines de charbon de l'Ohio ont fait afficher aujourd'hui des notices annonçant qu'à partir du premier octobre le prix d'extraction serait de 45 cents par tonne : 9 cents de moins que le prix payé à Pittsburg.

Les mineurs de l'Ohio, réunis en convention hier soir à Columbus, ont remis la question de réduction au vote des intéressés locaux.

Le résultat de ce vote sera annoncé le 17 octobre prochain.